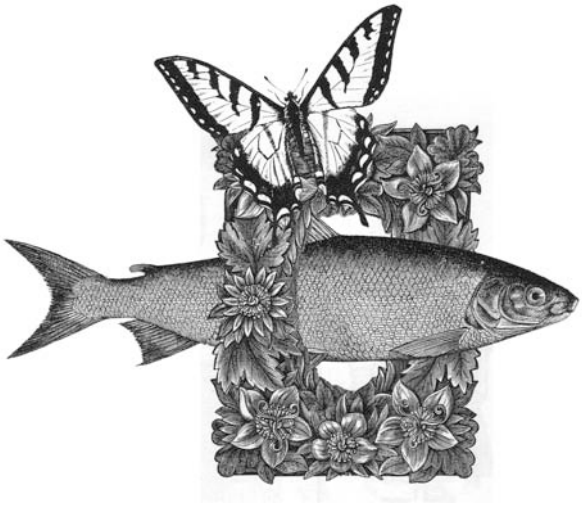
THEATRE
DU HANGAR
Compagnie
Jacques Bioulès

Le Puits dans la Tour

d'après Poèmes de Radovan Ivsic



Imaginé et interprété par David Stanley

Du 28 novembre au 13 décembre 2008

Le Puits dans la tour

Vendredi 28 novembre : 20 heures 45
dimanche 30 novembre : 17 heures
mercredi 3 décembre : 19 heures
vendredi 5 décembre : 20 heures 45
samedi 6 décembre : 19 heures 15
mardi 9 décembre : 20 heures 45
jeudi 11 décembre : 19 heures
samedi 13 décembre : 19 heures 15

les samedis 6 et 13 décembre, vous pouvez assister aux deux spectacles à la suite

en alternance avec *Le Miroir* de Charles Baudelaire

Pour le Théâtre du Hangar, ces deux textes se sont imposés comme une évidence : une histoire de rencontre et de sensibilité à un comédien et metteur en scène, David Stanley, et à deux auteurs, Charles Baudelaire et Radovan Ivsic.

Parce que Radovan Ivsic est beaucoup moins connu du grand public (français) que Charles Baudelaire, le Théâtre du Hangar a demandé à David Stanley de reprendre ces deux textes simultanément afin d'éveiller la curiosité du public. Par sa capacité à faire entendre les mots, à laisser voguer l'imaginaire et à captiver le public avec son raffinement naturel, David Stanley nous fait découvrir ou redécouvrir ces deux auteurs à travers deux mises en scène.

Je me réjouis de retrouver les oeuvres de ces deux poètes qui comptent parmi mes préférés: les Petits poèmes en prose de Charles Baudelaire, et les Poèmes de Radovan Ivsic.
D'abord parce qu'ils me plaisent, et cela serait déjà une raison suffisante pour imaginer un spectacle ; mais aussi parce que leurs langages respectifs, si différents soient-ils, portent en eux une grande théâtralité. Ils se prêtent volontiers à une adaptation scénique. Tous les décors sont décrits dans les textes, ce qui permet de ne pas en surcharger le plateau, et l'écriture laisse l'espace pour l'imagination de chacun, la place pour trouver sa propre histoire.

Des Petits Poèmes en Prose de Baudelaire, j'ai assemblé une douzaine, et imaginé qu'ils sont les facettes d'un même personnage. Un voyageur, mi-gentilhomme mi-clochard. Disons un gentilhomme-clochard. Quelqu'un qui déambule sur le périphérique de la société, avec assez de recul pour placer une loupe devant un œil et un miroir devant l'autre.

Des Poèmes de Radovan Ivsic, j'ai articulé plusieurs autour de deux parties distinctes, l'une avec Le Puits dans la Tour, l'autre avec Narcisse. Il n'y a pas vraiment de personnage, peut-être seulement l'esprit d'un écrivain se laissant transformer par les secrets de sa mémoire.
Les écrits poétiques de Radovan Ivsic présentent un défi passionnant pour l'acteur et le metteur en scène: comment porter sur un plateau de théâtre une œuvre poétique ? À priori, rien de plus évident : on lit l'intégralité des poèmes, on choisit ceux qui nous plaisent le plus et on les récite devant un public.
Mais lorsque les textes ne sont pas seulement un travail de sonorités appétissant, mais comportent aussi une mise en page très particulière, et qu'ils sont le fruit d'un écrivain dont le théâtre est aussi poétique que la poésie est théâtrale, alors…

Pour une dégustation poétique sans modération, rendez-vous en décembre au Théâtre du Hangar.

David Stanley

ÉPILOGUE – PROLOGUE

Qu’est-ce que c’est ?
C’est enterré
mais ce n’est pas mort ;
cela prolifère
mais ce n’est pas vivant.
Qu’est-ce que c’est ?
C’est le théâtre.
On a dit :
c’est la peste
C’est la peste,
ce n’est pas la peste.
C’est le feu,
Ce n’est pas le feu.
Ils sont venus nombreux,
pas si nombreux,
hier,
il y a cent ans ;
ils voulaient que ce soit de nouveau la tempête,
pour la première fois la tempête,
que ce soit le fléau,
que ce soit de nouveau fléau,
le tourbillon,
les ténèbres,
tout, enfin.
Ils se nommaient Adolphe Appia,
Gordon Craig,
Vsevolod Meyerhold,
Filippo Tommaso Marinetti,
Jacques Copeau,
Antonin Artaud.
Ils se nommaient Alfred Jarry,
Daniil Harms,
Ils avaient d’autres noms aussi,
des noms oubliés,
des noms presque oubliés.
Ils voulaient une seule chose :
ils voulaient le théâtre,
mais le théâtre ne voulait pas d’eux.
Alors quoi ?
Et, au fond,
qu’est-ce que c’est :
ce qui enterré mais qui n’est pas mort,
ce qui prolifère mais qui n’est pas vivant ?
C’est le théâtre maintenant !
(Trois coups.)

SOMMAIRE

L'AUTEUR

Pourquoi Radovan Ivsic ? 5

Brève biographie de Radovan Ivsic 6

Annie Le Brun présente Radovan Ivsic 7

L'OEUVRE

Poèmes 8

Préface de Étienne-Alain Hubert au recueil "Poèmes" 9

Radovan Ivsic, une vie pour s'égarer. par Alain Joubert 13

Théâtre 15

Cascades 16

Bibliographie de Radovan Ivsic 17

LE PUITS DANS LA TOUR

David Stanley 18

Extraits de textes 19

Extraits de presse 24

Revue de presse 25

Informations pratiques 27

POURQUOI RADOVAN IVSIC ?

Parce que j'ai besoin de cette fidélité à une pensée dans le temps, jamais ébréchée, faisant de moi un enfant. Parce que j'ai besoin de cette pensée de Radovan Ivsic qui donne vie à une écriture de théâtre, à une poésie, dont les mots sont ravitaillés par une clarté venant des années-lumière. Ici, chez lui, dans ses mots, rien de feux follets, de joujou pour distraire, pour séduire ; mais tout faire pour savoir aimer, savoir donner, et être sûr de se dire, que pour dire avec les mots il ne faut jamais s'en servir pour se maquiller, sinon ce serait tricher, accepter d'être empoisonné.

Jacques Bioulès

Brève biographie de Radovan Ivsic

Poète et auteur dramatique, né en 1921 à Zagreb, Radovan Ivsic a réussi à être interdit aussi bien pendant l'occupation allemande que par le régime titiste. C'est en effet en 1945 que les chantres du réalisme socialiste, renforcés par les premiers surréalistes yougoslaves tour à tour devenus staliniens et/ou titistes, lui ferment pour trente ans les portes du théâtre. Sa poésie connaît le même sort, bien que son poème, *Narcisse*, ait été saisi en 1942 par le régime oustachi comme symbole de l'art décadent. Du coup, il devient essentiellement traducteur, non seulement des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, du *Dom Juan* de Molière, mais aussi de Maeterlinck, Marivaux, Mérimée, Apollinaire, Giraudoux, Ionesco, Breton, Césaire...

En tant qu'auteur dramatique, il a écrit, entre 1941 et 1956, de nombreux textes de théâtre dont le plus connu est *Le Roi Gordogane* (1943), cité par André Breton comme une date notable dans les éphémérides surréalistes. On lui doit également parmi d'autres *Pouvoir dire ou Aiaxaia.*

En 1954, il parvient cependant à gagner Paris où il vit depuis lors et où, sur l'invitation d'André Breton et de Benjamin Péret, il a participé à toutes les manifestations du mouvement surréaliste. À partir de là, il écrit presque exclusivement en français.

Avec les années 1970, l'oeuvre de Radovan Ivsic est peu à peu « réhabilitée » en Yougoslavie sous la pression des jeunes générations qui choisissent même le nom d'une de ses pièces, Gordogane, pour titre de leur revue. Un peu avant la publication de son théâtre, paraît, en 1974, *Crno*, un important choix de ses anciens poèmes. C'est par cet ensemble, augmenté de ses textes poétiques écrits à Paris, que commence la publication en français de l'oeuvre de Radovan Ivsic.

Plusieurs de ses poèmes inspirèrent des peintres célèbres. Ainsi Miró illustra son poème *Mavena* paru en France en 1960. A l'inverse, dans *Le Puits dans la tour* publié en 1967, c'est Ivsic qui "met en mots" les douze encres de Chine que lui donna Toyen.

Extrait de la présentation de « Poèmes », éditions Gallimard (2004)

Annie Le Brun présente Radovan Ivsic

La bienséance aurait voulu que je n'écrive ni ne parle de Radovan Ivsic. Nous vivons ensemble depuis trop longtemps pour que je sois objective. Mais je ne crois pas plus à la bienséance qu'à l'objectivité, vêtements trop bien coupés pour ne pas servir, le plus souvent, à cacher le conformisme de la réflexion ou le manque de la passion.
Pourtant, ne craignez rien. Je ne vous raconterai pas la manière dont je suis devenue amoureuse de Radovan, quand j'avais vingt ans et mille raisons de me révolter. À ceci près que, relisant récemment son théâtre, j'ai soudain compris pourquoi je suis avec lui depuis presque quarante ans, après avoir annoncé n'être jamais restée avec qui que ce soit plus de trois mois: j'y ai reconnu, comme une indéfectible constante, le refus de s'en tenir à ce qui est. C'est même le moteur de son théâtre, montrant d'une pièce à l'autre, d'un personnage à l'autre, d'une phrase à l'autre, qu'il n'y a pas de liberté sans l'invention de nouvelles perspectives.

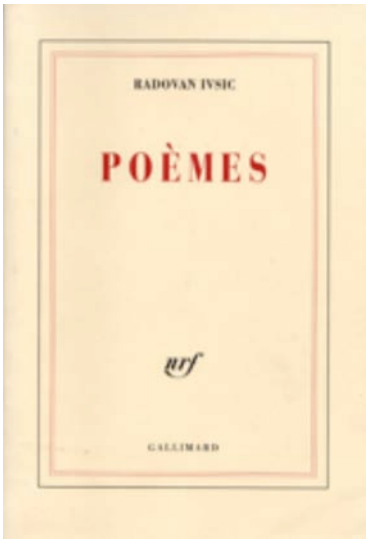
Ainsi en va-t-il du *Roi Gordogane*, écrit en 1943, qui fait surgir la question du pouvoir au plus loin de tout contexte historique comme de toute considération idéologique, pour la ramener au plus près de chacun de nous. On y voit, en effet, comment la puissance de ce roi se nourrit de celle que veulent bien lui donner ses sujets. Et le renversement de perspective est tel qu'il nous oblige à considérer désormais n'importe quel pouvoir à la lumière de ce que nous lui concédons. S'ensuit une étonnante rencontre avec Étienne de la Boétie qui, cinq siècles plus tôt, écrivait le Discours sur la servitude volontaire, comme si, dans l'insoumission de leurs vingt ans, lui comme Radovan avaient trouvé l'imprévisible moyen de nous faire partager la monstruosité des pantins que nous portons au pouvoir.

Mais je vous parle de jeunesse, alors que Radovan a maintenant presque quatre-vingt quatre ans. Ce serait ridicule, si la jeunesse ne consistait pas, surtout, à commencer par refuser ce qui empêche de vivre et si ne se retrouvait pas justement cette jeunesse-là dans le théâtre comme dans la vie de Radovan, à travers une façon sauvage de se débarrasser de ce qui empêche de voir comme de respirer. À cet égard, comment ne pas retenir *Pouvoir dire ou Aiaxaia* où, faute d'oxygène, tout lyrisme meurt avec le personnage du Plongeur ? Et comment ne pas mesurer la valeur prémonitoire de cette pièce-carnage de 1982, quand, dix ans avant la guerre de 1991 dans l'ex-Yougoslavie, un petit garçon angélique, annonciateur de tous les lendemains enchanteurs, vient conclure: « À mon goût, il n'y a pas eu assez de sang. Quand je serai grand, vous verrez ce qui est sanglant » ? Là quelque chose a été vu, qui ne l'a été ni ailleurs ni autrement, car si la criminalité s'y trouve débusquée de façon implacable, c'est à la lumière du merveilleux dont ce théâtre ne se départit jamais.

Vous comprendrez peut-être alors que je ne me suis pas souvent ennuyée avec Radovan. Son secret est sans doute qu'il a tout fait pour ne pas avoir de prix, de titres, de décorations, ni de gros ventre.

Annie Le Brun

Poèmes de Radovan Ivsic



Quiconque lit les poèmes de Radovan Ivsic en français est frappé par le dépouillement de la syntaxe, d'où naît l'impression qu'une sorte de vide entoure les mots, leur conférant une capacité maximale d'irradier autour d'eux. Bien que souvent choisis parmi les plus courants, les vocables en reçoivent des résonances illimitées ; les phrases s'égrènent une à une comme si elles étaient énoncées dans le silence nocturne. En outre, faisant entendre un langage d'espace autour du langage des mots, des dispositions typographiques variées ont en commun la propriété de ménager de grandes plages de blanc dans la page, qui parfois n'accueille plus que quelques lignes incandescentes, comme dans l'admirable « Mavena ». Le miracle est alors qu'isolées les unes des autres par ces traces de l'inconnaissable, les phrases imposent au lecteur avec une autorité souveraine la richesse de l'univers secret dont elles sont issues.

Étienne-Alain Hubert

Avec "Poèmes", qui rassemble le meilleur de la production poétique de Radovan Ivsic écrite au cours des soixante-cinq dernières années, c'est presque une anthologie que lui consacre le célèbre éditeur de la Rive gauche. On y trouve, d'une part, des textes croates traduits ou transposés en français par l'auteur, comme *Mavena* (1940) ou encore *Narcisse* (1941). Néanmoins, pour ce dernier poème, dont les décrochages systématiques, novateurs à l'époque, qui affectent les vers rendent presque impossible de trouver un véritable équivalent, sa version française, jusqu'ici inédite, est suivie du texte original.

D'autre part, sont repris ses écrits en français dont certains, poèmes ou recueils, illustrés par Miró, Toyen, Jean Benoît ou accompagnant les photos de Jindrich Styrsky, ont été originalement publiés à tirage limité et numéroté (*Le Puits dans la tour*, 1967; *Reprises de vue*, 1999). Dans un style différent, avec son énigmatique *A.G.M., salut!* (1984), c'est bien sûr à l'écrivain croate Antun Gustav Matos (1873-1914) qu'Ivsic rend hommage, reconstituant la déambulation parisienne de cet infatigable passeur de poètes français à Zagreb. Plus près de nous, parmi ses tout derniers poèmes écrits en français, se trouvent notamment *Brioni* et *Echo de Brioni* (2001), dédiés à sa compagne Annie Le Brun.

La plupart des textes y sont présentés dans leur ordre chronologique, à l'exception de *Remous*, en toute fin de recueil, qui réunit des fragments retrouvés d'un vaste ensemble de textes automatiques écrits directement en français entre 1940 et 1941 et peu après volontairement détruits par l'auteur.

le silence à l’orée de la forêt peureuse

> *« J’aime, j’aimais les mots. Les mots calmes et silencieux :* tra-va (herbe). *Les mots sonores* : krosnja (frondaison). *Les mots prolongés* : valovima (dans les vagues). *Les mots lisses* : rame (épaule). *Les mots qui caressent* : voda (eau). les mots croates : *hridine* (les rochers). Mais aussi les mots de Shakespeare : *deny thy father and refuse thy name.* Les mots de Dante : *selva oscura.* Les mots de Federico Garcia Lorca : *verde que te quiero verde. »*

Dans ces déclarations datant de 1994, Radovan Ivsic entrouvre le monde intérieur dans lequel sa poésie s’est développée, énonçant pensivement quelques mots aimantés dont il détaille les sonorités. Comment ne pas remarquer que la plupart des vocables qui lui viennent alors à l’esprit renvoient au monde végétal, éléments d’un paysage latent qui serait enfoui au profond de l’être et que les mots qui le désignent font émerger ? Paysage naturel, mais aussi culturel, comme le suggère la mention de l’emblématique *selva oscura* évoquée dans le premier chant de L’*Enfer* de Dante. De fait, le lecteur de la poésie de Radovan Ivsic se retrouvera souvent plongé dans sa forêt intérieure, dont les formes diverses de la vie végétale peuplent l’imaginaire, depuis l’herbe et la broussaille jusqu’à l’arbre isolé et au bosquet. Songez à la *forêt des rêves* que traverse la course de *Narcisse* dans le grand poème de ce titre qui revisite le mythe antique. On peut conjecturer que les résurgences des thèmes végétaux se ressentent d’expériences anciennes, comme la fréquentation d’une nature sauvage dont la Croatie est singulièrement riche. Mais ce que Radovan Ivsic veut directement décrire en 1994, c’est son rapport à un univers verbal très personnel. Il nous fraie un chemin à travers la forêt des mots, de ses mots.

Si ses poèmes, écrits au long d’une trajectoire riche de renouvellements, exercent sur nous une emprise aussi constante, c’est sans doute que nous ressentons confusément l’exceptionnelle réceptivité de leur auteur aux mots, au pouvoir suggestif de leurs sonorités, aux relations phoniques qui s’établissent entre eux et qui créent des engendrements imprévus. Voyez par exemple ces vers tirés l’une des pièces courtes de l’ensemble *Soudain* : « alors lentement / elle marcha sur le rire / sur la rive » : glissement des mots et changement à vue du décor. Il est significatif que l’exemple de l’écriture automatique des surréalistes ait été, à une époque de la vie de Radovan Ivsic, un puissant incitatif, comme on le mesure dans la série de proses justement intitulée *Remous*. *Cet homme de grand conseil* — pour reprendre l’expression employée par Breton pour désigner Pierre Mabille —, à la vaste culture, au savoir sans frontières, ce polyglotte qui, durant les années de glace du régime de Tito, vécut de ses traductions des grands auteurs, seule activité que les autorités toléraient de sa part, est capable d’écrire des poèmes aussi bien en français qu’en croate. Et nul doute que la richesse de vocabulaire et la qualité sonore du langage natal aient fait partie des expériences premières qui dictent leurs exigences à une vie d’écrivain. Du beau nom de *Mavena*, adjectif ancien qui signifie mauve, il a renoncé à chercher un équivalent satisfaisant en

français ; quand *Mavena* intervient dans *Narcisse*, il a préféré fournir une transposition complète avec l'adjectif nacrée. Il aime évoquer les ressources du croate, où existent un nom et un verbe pour dire le bruit particulier que fait le vent dans les arbres — et nous voici encore en forêt.

On ne sera pas surpris que, quand il s'agit pour Radovan Ivsic de traduire la partie de son œuvre écrite dans une langue fondée sur un système de déclinaisons et économe en verbes, il soit conduit à chercher longuement et parfois désespérément dans le français des équivalences qui permettent que les noms, tout en conservant leur densité de contenu et de suggestion, ne soient pas emprisonnés dans l'armature de nos prépositions ni piégés dans l'appareil logique de notre système verbal. Résultat auquel son exceptionnelle maîtrise des deux langues lui permet d'accéder avec bonheur.

Car quiconque lit les poèmes de Radovan Ivsic en français, est frappé par le dépouillement de la syntaxe, d'où naît l'impression qu'une sorte de vide entoure les mots, leur conférant
une capacité maximale d'irradier autour d'eux. Bien que souvent choisis parmi les plus courants, les vocables en reçoivent des résonances illimitées ; les phrases s'égrènent une à une comme si elles étaient énoncées dans le silence nocturne. En outre, faisant entendre un langage d'espace autour du langage des mots, des dispositions typographiques variées ont en commun la propriété de ménager de grandes plages de blanc dans la page, qui parfois n'accueille plus que quelques lignes incandescentes, comme dans l'admirable *Mavena*. Le miracle est alors qu'isolées les unes des autres par ces traces de l'inconnaissable, les phrases imposent au lecteur avec une autorité souveraine la richesse de l'univers mystérieux dont elles sont issues. Quand, ouvrant au hasard ce livre, nous tombons sur cette phrase incomplète « Mais que s'élève l'autre paupière...», il semble que la ponctuation finale, suspendant la voix du texte, nous donne libre cours pour imaginer les prodiges que féconde un regard féminin posé sur le monde. Et quand nous lisons les mots si simples « Elle est dans une crique », nous voici placés devant la coprésence mystérieuse du corps de la femme rêvée et du site marin le mieux fait pour l'accueillir.

Les décrochages systématiques qui affectent le vers dans *Narcisse* et qui n'ont à ma connaissance aucun précédent dans la pratique poétique, créent une impression autre. Il s'agit d'un texte ancien qui se ressent de l'exemple du chœur antique, dont Radovan Ivsic, passionné de théâtre depuis 1937, avait eu la révélation, adolescent, au théâtre antique d'Orange lors d'un voyage en France. Très peu enclin à apprécier les massives récitations en chœur, les déclamations à l'unisson qu'affectionnait le théâtre de propagande soviétique, il eut l'idée de confier la récitation du poème *Narcisse*, qu'il venait d'écrire, à quelques acteurs amis, dont les voix dialoguaient pour parfois se rejoindre et de nouveau se séparer. Pour nous qui n'avons pas le privilège d'avoir été les auditeurs de cette récitation à huis clos, la typographie segmentée de *Narcisse* représenterait assez bien les échos multipliés du chœur.

On comprend que Radovan Ivsic ait été hanté par les formes brèves. Il découvre dès sa jeunesse le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* (l'exemplaire, qu'il a réussi à conserver parmi les aléas de l'Histoire, porte la date émouvante de son achat, fait à Zagreb le 16 juin 1939), petit monument d'humour et de poésie dédié aux citations, c'est à dire aux formules, de préférence concentrées, auxquelles l'absence de contexte permet d'exercer les effets les plus troublants.

Il est révélateur aussi qu'il ait subi dès 1941 l'attirance des *Tanka* japonais, ces petits poèmes lyriques de cinq vers et qu'il ait donné aux six pièces qu'il écrivit selon ce modèle le titre *Soudain*. Quelques mots à peine épelés, et une vision jaillit pour s'évanouir dans la stupeur muette : la petite fille « s'étonna devant ses mains / et se dit oh tout bas ».

Mais Radovan Ivsic sait aussi rendre à travers un long poème le cheminement d'une existence, comme celle de ce prédécesseur, l'énigmatique A.G.M. (Antun Gustav Maros), passeur des poètes français à Zagreb, mort prématurément en 1914, dont, quarante ans plus tard, se retrouvant lui-même à Paris, il reconstitue la déambulation à travers la ville et les choses de l'esprit et dont il rêve qu'épargné par la mort, il eût pu rejoindre le surréalisme. Faut-il rappeler également que de 1941 à 1956, Radovan Ivsic a écrit de nombreux textes de théâtre dont le plus connu est *Le Roi Gordogane*, cité par André Breton comme une date notable dans les éphémérides surréalistes ? À plus grande échelle que dans les poèmes mais selon une démarche proche, les pièces de Radovan Ivsic élèvent au rang d'actants les paroles qui s'échangent dans l'espace théâtral. Comme l'a écrit avec justesse Annie Le Brun, « dans chacune de ses pièces, le drame naît et naît seulement de la mise en œuvre, de la mise en présence, de la mise en acte des différentes paroles. Non pas de l'impossibilité des êtres à communiquer sur laquelle repose tout le théâtre de l'absurde. Mais de la distance entre les différentes paroles, de ses accroissements, de ses durcissements progressifs, de sa fluidité soudaine, de sa transparence furtive, bref de ses variations infinies qui sont les possibilités mêmes de sens et de non-sens de nos vies. » L'une des pièces porte ce beau titre alternatif : *Aiaxaia ou pouvoir dire*.

« Pouvoir dire » : c'est bien de cela qu'il s'agit dans le théâtre comme dans la poésie de Radovan Ivsic. À dire vrai, l'expression pourrait se décliner sur plusieurs niveaux et d'abord sur celui de la liberté, quand l'expression poétique et le langage théâtral, si ce dernier est par chance toléré, restent les seules garanties d'exister authentiquement qui soient ouvertes à l'individu. Interdit par le régime fasciste de Pavelic, bridé et censuré par le régime communiste de Tito, dont l'image flatteuse répandue en Europe de l'Ouest faisait sourire amèrement ceux qui savaient, Radovan Ivsic a cherché dans l'écriture non l'évasion et l'oubli du présent, mais le moyen de « rejoindre le vrai dans les périodes troublées », pour reprendre l'expression qui définissait la conception d'Ossip Mandelstam au témoignage de Nadedja. Mais « pouvoir dire » devient aussi un impératif vital pour celui auquel son expérience sensorielle et son expérience intime enseignent qu'il vit dans un monde de l'écoulement. Non qu'il existerait chez Radovan Ivsic une nostalgie de la fixité : il semble au contraire que les choses détiennent leur plus forte présence quand elles sont transitives et fugaces, que les êtres se révèlent quand ils sont emportés dans la fuite : témoin l'insaisissable petite fille qui traverse les poèmes, analogue à celle qui court à travers la peinture de Chirico. Il existe même chez lui un affect particulier, constitué de souffrance et de plaisir paradoxal, qui est associé mystérieusement à l'égrènement, à l'effritement. Ainsi *Mavena* avait-t-elle déjà partie liée avec l'écoulement du sable : le thème qui, en d'autres temps, nous eût ramenés aux déplorations sur la fuite du temps et l'arrachement des jeunes vies, débouche sur cette question insolite et rêveuse. «Sais-tu maintenant pourquoi j'aime tant le sable ? » Voyez aussi l'admirable suite de courts poèmes en prose titrée Météores, qui met en scène un univers où l'humain et le cosmique, l'intime et l'extérieur ne se trouvent plus séparés que

par des frontières poreuses ; à la fin de chaque morceau, la femme fait entendre une parole sans surprise pour définir le « météore » — éclair, mirage, tremblement de terre — dont elle est mystérieusement le siège.

La trajectoire de ce poète de l'amour fou et du rêve était destinée depuis longtemps à croiser et à épouser dans les faits celle du surréalisme. Comme il le raconte avec l'émotion qui accompagne le récit des événements encore tout proches, c'est en novembre 1954 qu'à peine débarqué à Paris après s'être quasiment enfui de Yougoslavie, il rencontre Benjamin Péret et, presque aussitôt, André Breton. Devenu un membre fervent du groupe — mais très éloigné de l'esprit partisan que — , il publiera quelques textes graves dans les revues du mouvement; à la demande de Breton auquel le liera une amitié sans réserve, il se chargera de l'accompagnement musical de certaines manifestations, comme l'exposition É.R.O.S. à la galerie Cordier en 1959-1960 ; du peintre autodidacte Matija Skurjeni, qui rapportait de ses rêves des paysages à la fois minutieux et troublants, il se fera l'introducteur auprès du surréalisme. Après la mort de Breton, il se retrouvera avec quelques-uns — Georges Goldfayn, Annie Le Brun, Toyen, Jean Benoît, Mimi Parent...), à vouloir poursuivre l'aventure à travers la collection *Maintenant*, mais, comme il le dira, « loin du bruit qui se fait aujourd'hui autour des plus diverses exploitations du surréalisme ».

Éclatante fécondité des conjonctions. Radovan Ivsic connaissait depuis longtemps l'œuvre de Toyen, puisqu'une médiocre reproduction de *La Dormeuse* dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* l'avait subjugué dès 1939. Lors de son premier séjour à Paris, il en identifie l'auteur dans cette femme au visage attentif qu'il découvre, le plus souvent silencieuse et grave, dans l'entourage de Breton. Dès lors commence une amitié sans faille qui va déboucher sur la création d'un des plus beaux et des plus attachants livres illustrés que le surréalisme ait suscités. Au printemps 1966, Toyen apporte à Radovan Ivsic une série de douze dessins à l'encre de Chine, des « débris de rêves » dit-elle, et lui demande des textes pour, en quelque sorte, « illustrer » les images. L'aboutissement sera *Le Puits dans la tour - Débris de rêves*, dont Radovan Ivsic assurera lui-même la fabrication avec la patience de l'artisan et l'inspiration du créateur. Lisez lentement cette prose magique, saisissante célébration de la féminité pensive.

RADOVAN IVSIC Une vie pour s'égarer

par Alain Joubert

La Quinzaine littéraire, 01/03/2004 (n° 872)

« *La poésie s'écrit avec l'alphabet des vagabonds* », énonce Radovan Ivsic. Il y a pour cela une excellente raison : il n'existe pas de forme surréaliste de référence en matière de création, quelle qu'en soit la nature. Mais pourquoi « surréaliste » ? Parce que ce serait faire injure à ce poète né à Zagreb que de ne pas, d'emblée, reconnaître en lui un surréaliste à part entière. Je veux dire par là que s'il fut ce membre fervent du groupe qui se réunissait autour d'André Breton jusqu'à sa disparition en 1966, il demeure toujours l'un de ceux qui apportèrent une couleur particulière aux activités poétiques du mouvement, faite d'air et de feuilles, de femmes et de météores, de sable et de lumière. Derrière Ivsic,

« les branches se referment avec les plis du rêve »

et si

« elle n'a même pas besoin de se taire pour tout dire »

c'est parce que

« dès qu'elle désire se trouver quelque part, ses mains y sont déjà. »

On voit que la simplicité du langage manifeste ici une claire volonté de ne pas *imposer* une image, contrairement à ce que pensent ceux pour qui le surréalisme renvoie poétiquement à quelque chose de figé, à une forme idéologiquement dominante, donc restrictive, *à une perpétuelle imitation de lui-même*. Finissons-en une bonne fois pour toutes avec ceux-là, qui transforment la poésie en langue de bois, de ce bois dont il est, dès lors, facile de fabriquer des cercueils !

Est-t-il d'ailleurs légitime de parler de *poésie surréaliste* et de placer sous cette même étiquette à la fois Breton et Péret, Char et Artaud, Desnos et Blanchard, Soupault et Bousquet, Eluard et Mayoux, Arp et Césaire, Prévert et Tzara, Prassinos et Queneau, ou encore Jean-Pierre Duprey, Magloire Sainte Aude, Gherasim Luca, Marianne Van Hir-tum, Yves Elléouët, Joyce Mansour, Guy Cabanel et, aujourd'hui, Radovan Ivsic ? (1) Ces poètes, on le sent aussitôt, ne sauraient fonder leur écriture sur un même *modèle*, serait-il « surréaliste », et le rôle qu'ils font jouer à l'image est loin d'être identique chez chacun. *Y-a-t-il même toujours présence effective de l'image ?* On vient de voir que ce pouvait ne pas être le cas. Pour Ivsic, il est primordial de « rendre le langage à sa vraie vie (...) en se portant d'un bond à la naissance du signifiant», ce que recommandait jadis Breton. Ainsi se place-t-il en position de susciter l'image par induction, pour qu'elle se forme - ou non - dans l'esprit du lecteur, au lieu de lui être fournie, là, sur le papier, de manière irrévocable. Une image à l'état latent se présente alors, lentement, *en aval* du langage, permettant au lecteur de la forger en partie par lui-même, de l'enrichir en la clarifiant, de la faire passer magiquement de l'état *d'évocation* à celui de *révélation*. Les objets, les corps, les animaux, les végétaux interviennent dans le *mouvement poétique* provoqué par Radovan Ivsic, et c'est de leur authenticité même que surgit la poésie :
« Tranquillement assis sur les continents migrateurs de nos bagages, nous n'avons pas besoin de porteurs. »

« Pour échapper au nœud coulant des frontières, adoptez le pas de fox-trot des sauterelles.»

« Nous sommes seuls comme les montagnes. »

« Le poème n'a pas de mémoire », disait René Char, tant il est vrai que ce qui prend forme dans l'espace intérieur tient plus de la fulgurance de l'éclair que des chandelles du souvenir. L'image n'a donc pas besoin d'être aux premières loges, sinon un peu retrait, dans la pénombre, là où seuls brillent les diamants. La modernité de la poésie d'Ivsic est « hors du temps», je veux dire aussi définitivement éternelle qu'une plume de Dodo. Ce qui la rend si particulière, c'est le caractère déconcertant de l'humour qui l'accompagne, c'est la fraîcheur de la vie qui y circule, c'est l'éblouissement de la nature qui y fait son nid :

« Elle plonge les bras dans l'eau pour s'endormir. »

« Seule, elle ne sera jamais tout à fait nue. »

« Citadine, elle a le secret d'ouvrir les cages. Avec le premier tigre, elle descend dans le métro. Bientôt, ils sont dans le désert. Les ampoules s'éteignent mais dans le noir deux yeux verts ne tarderont pas à s'illuminer. C'est l'éclipse, se dit-elle. »

Et si au lieu de parler de poésie surréaliste, il convenait d'utiliser la formule « le surréalisme et la poésie » comme, au bout du compte, André Breton dut se résigner à le faire pour la peinture, face à l'impossibilité de définir vraiment, de *limiter*, ce qu'était la *peinture surréaliste* ? Finalement, les poètes qualifiés de "surréalistes" se reconnaissent beaucoup plus à l'infinie capacité d'invention dont ils font preuve, à la puissance de leur imagination et, par dessus tout, à *l'esprit de révolte* qui les anime. À leur humour aussi. Pas à la forme qu'ils utilisent. Joé Bousquet disait que « la réalité d'un objet ne se maintient qu'à travers ses métamorphoses ». À coup sûr, il en va de même concernant la *vérité poétique* du surréalisme.

Jusqu'ici, il n'était guère facile de lire les *Poèmes* de Radovan Ivsic, la plupart ayant été publiés soit par des éditeurs relativement confidentiels, soit avec un luxe extrême - et à peu d'exemplaires -, l'un n'empêchant pas l'autre, évidemment. Prendre l'exacte mesure de ceux-ci était donc délicat, la rareté et la dispersion provoquant l'injustice. Il faut se féliciter que Gallimard ait réuni cet ensemble très euphorisant quant à l'idée que l'on doit se faire de la poésie aujourd'hui, les « grands dominants officiels » préférant, hélas, se livrer à de tristes besognes laborantines qui assomment leurs lecteurs aussi sûrement qu'une matraque électrique...

Un second volume consacré au théâtre d'Ivsic est en préparation. Je suis certain qu'une fois connue, l'une des répliques de son chef d'œuvre, *Le Roi Gordogane*, deviendra vite un repère de brigands pour initiés : « C'est mon champ, c'est mon écu ! ». Non, vous n'en saurez pas plus pour l'instant. Évidemment, encore faudrait-il qu'un metteur en scène un peu curieux se donne la peine de monter cette merveille de drôlerie... Mais :

« Il n'y a plus de distance
il n'y a plus de vent
il n'y a plus d'eau
il y a le poids du monde. »

(1) On notera que toute la fine fleur de la poésie française est directement issue du surréalisme, ou de sa mouvance.

Théâtre

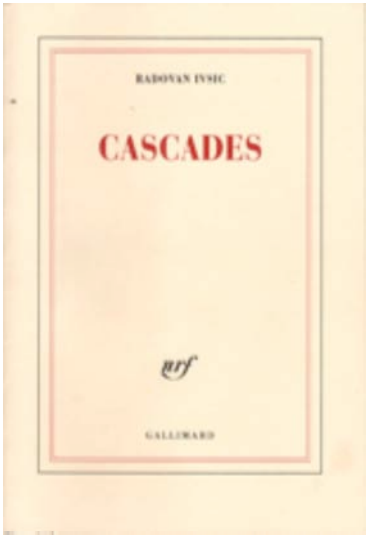
« Ce volume, qui rassemble la production théâtrale de Radovan Ivsic, est avant tout remarquable par sa profonde diversité. Il contient non pas un théâtre, qui serait régi par une formule préconçue, mais plusieurs théâtres, où se joue un langage d'une liberté extrême... Comme l'a souligné Annie Le Brun, les pièces de Radovan Ivsic sont d'abord un voyage, un vrai voyage au pays du langage. Et ils sont bien rares, ceux qui, comme leur auteur, s'embarquent seuls pour une telle aventure, « les yeux fixés au large et les cheveux au vent ». Au lecteur, à présent, de s'immerger dans le courant des mots, afin de découvrir un théâtre à l'image même de son auteur : libre et solitaire, mais relié aux autres par la force et la plénitude multiple de son langage. La voix qui s'y fait entendre est, d'un bout à l'autre, celle d'un poète qui, pour paraphraser le mot de Breton, n'a jamais démérité, n'a jamais cessé de ne faire qu'un de la chair de l'être aimé et de l'eau glissant sur les feuilles et les fougères. »

Jean-Paul Goujon.

Parce que le merveilleux est d'essence noire, le théâtre de Radovan Ivsic, poète, dramaturge et traducteur né en 1921 à Zagreb, en Croatie, porte en lui l'éclat du merveilleux le plus évident et de la noirceur la plus implacable, liée aux questions imbriquées de la violence, du langage et de la liberté. Sont rassemblées ici, toutes les pièces de Radovan Ivsic, ou bien directement traduites du croate, ou bien réécrites en français par ses soins. Ces pièces, rédigées pour la plupart à Zagreb aux heures les plus noires du XXe siècle - tout d'abord lors de la présence nazie en ex-Yougoslavie, puis sous la dictature socialiste de Tito -, donnent toutes de la visibilité et de l'espace à cette question clé de l'aventure humaine : quel est le destin du langage lorsque la violence du pouvoir, de tous les pouvoirs, tend à vouloir l'englober ?

Cette question, Radovan Ivsic ne cessera de se la poser de manière aiguë dès ses premières oeuvres. Avec une gradation dans le pessimisme assez troublante alors qu'il est encore un tout jeune homme et que le théâtre souffle en lui comme un vent salubre : sont ainsi là pour témoigner de cette terreur face au langage mis au piquet - et bientôt mis en camp... -, ainsi que de l'urgence d'un langage théâtral absolument libre, en constante réinvention formelle, *Airia* (1941), *Le Roi Gordogane* (1943, la plus connue des pièces de Radovan Ivsic, qui a donné son nom à une revue littéraire croate, Gordogan, fervent clin d'oeil à un écrivain volontairement occulté dans son pays natal jusqu'au seuil des années 1980), *Vané* (1943), *Le Capitaine Olivier* (1944), *Le Caporal Oral* (1944) - titre parfait pour une pièce, on l'aura compris, qui règle son compte à l'aboiement militaire -, *Aquarium* " Cauchemar sans acte et sans fin " (1956, pièce-loupe rédigée à Paris après que le poète s'est installé dans la capitale française en 1954 pour fuir le régime de Tito). Et pour finir *Pouvoir dire ou Aiaxaia* (1982).

Cascade



Cascades regroupe une vingtaine de courts essais et entretiens qui reflètent les préoccupations de Radovan Ivsic depuis sa jeunesse. La plupart, dont certains inédits en français, ont déjà fait l'objet d'une publication dans les journaux, revues ou proviennent de préfaces d'ouvrages divers ou de catalogues d'exposition.

Radovan Ivsic y rappelle ses positions qui ne séparent jamais l'esthétique de la politique, ayant été amené à mesurer combien le traitement de la langue est lié à celui que le pouvoir réserve aux hommes. Ainsi le voit-on, après la saisie, sous l'occupation allemande, de son premier livre comme symbole de l'art décadent, prendre les plus grandes distances avec les anciens surréalistes de Belgrade, devenus serviteurs du titisme, rejoints par Eluard qui déclare en 1945 que la Yougoslavie est « une forteresse de liberté »

« Du poète, déclare Radovan Ivsic, il ne faut exiger qu'une seule chose : ne pas cesser d'être poète. Mais il cesse d'être poète, dès qu'il consent à « écrire la langue qui ment, la langue de bois, la langue morte, même s'il aligne des milliers de vers. »

La poésie est par essence libertaire. Quel que soit le propos abordé, tous ces textes en témoignent et illustrent cette parole de Saint-John Perse : « Le poète est la mauvaise conscience du monde. »

QUELQUES EXTRAITS DU RECUEIL *CASCADES*

Dans *Ouvrir l'horizon* (page 78)

Une pièce de théâtre est le résultat d'un complot très obscur entre le monde et celui qui s'en éloigne pour y revenir grâce au cheval de Troie de la fiction.

Dans *Dire non* (page 96)

Chaque trahison non seulement enlaidit la vie en restreignant le champ de la liberté, mais chaque trahison artistique ou intellectuelle peut, un jour ou l'autre, être évaluée très concrètement en poids de souffrance, de sang et même de mort.

Extrait de *morale ? moralismes ?* (page 223)

Mais pour finir je voudrais vous dire qu'il y a quand même un mot qui ne m'a jamais trahi, c'est le mot NON.

CASCADES de Radovan Ivsic - Gallimard - Parution : juin 2006

Bibliographie de Radovan Ivsic

En français

AIRIA, Éditions J.-J. Pauvert, Paris, 1960.
MAVENA, avec une lithographie de Joan Miro, Éditions surréalistes, Paris, 1960;
Éditions Maintenant, Paris, 1972.
LE PUITS DANS LA TOUR (avec Toyen : Débris des rêves, 12 pointes sèches),
Éditions surréalistes, Paris, 1967.
LE ROI GORDOGANE (avec une pointe sèche et 6 collages de Toyen),
Éditions surréalistes, Paris, 1968.
LA TRAVERSÉE DES ALPES (en collaboration avec Annie Le Brun et Fabio De Sanctis), Éditions Maintenant, Rome, 1972.
LES GRANDES TÉNÈBRES DU TIR (avec Toyen : Tir, cycle de 12 dessins),
Éditions Maintenant, Paris, 1973.
TOYEN, monographie, Éditions Filipacchi, Paris, 1974.
AUTOUR OU DEDANS, Éditions Maintenant, Paris, 1974.
QUAND IL N'Y A PAS DE VENT, LES ARAIGNÉES... Contre-moule, Paris, 1990.
REPRISES DE VUE (avec 13 photographies de Jindrich Styrsky, Strelec, Prague, 1999.
POÈMES, Éditions Gallimard, 2004.
THÉÂTRE, Éditions Gallimard, 2005.
CASCADES, Éditions Gallimard, 2006.

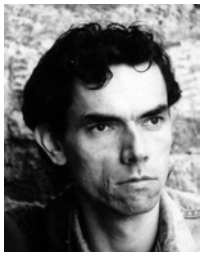
En croate

NARCIS, Zagreb, 1942 (interdit).
TANKE, Zagreb, 1954.
CRNO, Liber, Zagreb, 1974.
TEATAR, CeKaDe, Zagreb, 1978, 2e édition augmentée NZMH, Zagreb, 1998.
BUNAR U KULI, Graficki Zavod Hrvatske, Zagreb, 1981.
U NEPOVRAT, Graficki Zavod Hrvatske, Zagreb, 1990.
U NEPOVRAT, OPET, NZMH, Zagreb, 2002
CRNO I CRNO, Matica hrvatska, Zagreb, 2003.

En édition bilingue

POEZIJA/POÉSIE, Matica hrvatska, 1999, 2° édition augmentée, 2002.

David Stanley



Comédien, compositeur et metteur en scène, né en 1958.
En 1993, il joue Kes de Hines au Théâtre de La Main d'Or à Paris, sous la direction de Sanda Herzic. Puis dans Cornélie, de Garnier, sous la direction de Pascal Omhovère.
En 1995, il joue à nouveau sous la direction de Sanda Herzic dans un spectacle d'après les œuvres de La Fontaine : *L'enterrement de la fourmi*.
En 1996, il joue dans *Avatar de Théophile Gautier*, un spectacle mis en scène par Thierry Atlan.
En 1997, il joue dans *The picture of Dorian Gray* de Wilde, spectacle présenté à Menilmontant et mis en scène par Andrew Wilson. La même année, il joue *Tania, Tania,* mis en scène par Julia Zimina, au Festival d'Avignon.
En 1998, il joue *Arcadia* de Stoppard, sous la direction de Philippe Adrien au théâtre du Vieux-Colombier. L'année suivante, *Le malade imaginaire de Molière*, mis en scène par Andrew Wilson est présenté à Londres. Cette même année, il joue à nouveau le spectacle *Arcadia* à la Comédie-Française, ainsi que *Mère Courage* de Brecht sous la direction de Jorge Lavelli.
En 2000, il interprète *Ruy Blas* de V. Hugo au Festival de La Luzège, mis en scène par Maria Zachenska. Il joue aussi *Va donc chez Törpe* de Billetdoux dans une mise en scène de Georges Werler, au théâtre du Vieux-Colombier à Paris.
En 2001, il travaille à nouveau avec Philippe Adrien : *Le Roi Lear* de Shakespeare, au théâtre de la Tempête et en tournée l'année suivante.
En 2002, il imagine, met en scène et joue *Le Miroir*, petits poèmes en prose de Charles Baudelaire, au Festival de la Luzège, puis au Théâtre du Hangar en 2003.
En 2004, c'est dans *Les Confessionnaux* de Jacques Bioulès qu'il nous livre sa passion pour le moteur à explosion.
Il était en résidence au Théâtre du Hangar pour son spectacle *Poèmes* de Radovan Ivsic, en janvier et février 2006. Il compose la musique du spectacle de Jacques Bioulès *Les leçons de Marie Curie*.
En 2007, il interprète « le metteur en scène » » dans *Pouvoir dire ou Aixaia* de Radovan Ivsic, mis en scène par Jacques Bioulès, toujours au Théâtre du Hangar.

Le Puits dans la tour (extrait)

X

Le premier jour de l'hiver, il vendit tout ce qu'il possédait afin d'acquérir une vieille berline. Il s'endetta pour louer quatre chevaux avec un cocher sourd-muet et passa des heures à lustrer et réparer le petit coupé capitonné.

À dix heures du soir, quand la première neige eut assourdi tous les bruits, il vint la chercher avec son attelage piaffant. Il aima qu'elle descendît, en dépit de l'air frais, rien qu'avec une robe de velours noir. Le cocher, suivant les instructions, les emmena hors de la ville et prit une étroite route secondaire. De temps en temps, elle écartait le rideau, puis, rêveuse, s'étirait d'aise : il remarqua qu'une seule de ses aisselles était épilée.

Autour de minuit, le carrosse s'arrêta devant les ruines d'un château. Avec une mallette, il descendit seul dans la blancheur. Elle l'attendit trop longtemps à son goût.

– Tu n'as qu'à suivre d'abord les lumières rouges des douze phares de poche dont j'ai jalonné le parcours que je te propose de faire sans moi, lui dit-il, en l'aidant à poser le petit écrin laqué sur le marchepied.

Il resta à guetter son retour. Elle se fit attendre au-delà de toutes les prévisions. Dès qu'il la vit enfin, frileuse et givrée, de l'intérieur de la calèche il ouvrit la portière et l'attira avec frénésie vers l'indicible chaleur de son ventre. Le cocher héla les chevaux et la voiture prit lentement la route du plus grand détour.

– Oui, lui frissonna-t-elle, et moi, une autre neige, pour toi, j'ai, et une autre voie de névé, que l'on dit détournée, que l'on dit mineure. Et je veux aussi que de toute ta main tu t'empares de la noisette et que de toute ta main tu réchauffes son écureuil.

Elle sentit, au loin, le majestueux tangage des roues s'enfonçant dans la neige vierge lorsque le perroquet nacarat s'approcha de son visage s'approcha de son visage entre les lianes chaudes et la patte du tigre. Le bien-être l'envahissait lentement et au-dehors elle vit la neige qui se remit à tomber à travers la serre des colibris. La voiture roulait à reculons, elle crut entendre un long hennissement et se retrouva dans la blanche tempête, dans la ronde des renards. Et puis le temps s'arrêta et il neigeait toujours.

Au petit matin, il la ramena chez elle, brûla la berline et, n'ayant plus de domicile, erra dans la ville.

L’Arbre

Et puis l’arbre pousse pousse pousse
partout de branche en branche
partout de tige en tige
partout d’oiseau en oiseau
hou hou hou, hou hou hou
C’est bien sûr le printemps.

Et puis l’arbre pousse pousse pousse
bourgeonnent les bourgeons
brillent les gouttes d’eau
rient les clochettes
hou hou hou, hou hou hou, hou hou hou,
C’est bien sûr le vent léger.

Et puis l’arbre pousse pousse pousse
vers le soleil
Et le soleil éclate de rire
en cascades
pour effrayer les poissons
avec leurs écailles-étincelles.
Et les poissons ont peur,
oh petits poissons !

oh chers poissons !
Pauvres petits poissons
qui entrent dans les racines
qui nagent dans les racines
et nagent nagent
et nagent dans l’arbre
et nagent nagent
et nagent dans les branches
et nagent nagent
les voilà qui regardent à travers les bourgeons
leurs nageoires brillent
ils sautent à travers les bourgeons
hou hou hou, hou hou hou
les voilà qui deviennent des feuilles,
et des feuilles et des feuilles.
Qu’elles sont transparentes !
Qu’elles sont luisantes !
C’est bien sûr des poissons.

Et puis l’arbre pousse pousse pousse
tous les oiseaux se cachent
les nuages appellent le vent.
Tournent les tourbillons
tournoient les feuilles sèches :
le jeune orage voyage.
Les cerfs jaillissent des cascades
avec des goutelettes dans les ramures
La grêle...

la grêle en grelots...
La grêle...
la grêle en grelots...
orage orage orage
grelots grelots grelots
la grêle en grelots
la grêle en grelots
orage orage
orage orage
La grêle...
la grêle en grelots...
La grêle...
la grêle en grelots...
orage...
grêle...
orage...
grêle...
grelots...
grelots...
Comme le ciel est bleu !
Comme l'air est clair !
C'est bien sûr que l'orage est passé.

Et puis l'arbre pousse pousse pousse
et les papillons se demandent tout bas
s'ils devraient d'abord se poser sur les cailloux
ou peut-être sur les chuttes d'eau
ou peut-être sur les écureuils.
Et alors légèrement ils bougent,
s'agitent, se promènent, s'assoient
se balancent, se balancent, se balancent...
Combien il y en a !
Un vrai nuage de fleurs !
C'est bien sûr les papillons assis sur les branches.

Et puis l'arbre pousse pousse pousse
et puis vient la nuit
et puis vient le jour
et puis la nuit
et puis le jour
et la nuit et le jour
et puis vient l'automne
et puis les fruits tombent.
Comme ils sont délicieux !
Et puis vient l'hiver.
Comme l'arbre est blanc !
C'est bien sûr la neige.
Et puis qu'est-ce qui vient après ?
C'est bien sûr le printemps.

Et puis l'arbre pousse pousse pousse.

Mavena

Ni oui ni non : elle est entière

Une barque : il suffit pour qu'elle se taise

Les poissons viennent à elle comme le rêve.

Elle plonge ses bras dans l'eau pour s'endormir.

Quand elle s'éveille, de petites gouttes tombent de ses doigts, rient sur le sol : ce sont ses yeux, ce sont toutes les couleurs.

C'est pourquoi, devant les oiseaux, elle s'enferme dans la peur.

Trois prairies vertes te guettent dans son corps.

Dès qu'elle désire se trouver quelque part, ses mains y sont déjà.

Elle dissimule le vent dans les vagues.

Elle se demande pourquoi elle devrait, comme le sable, s'écouler entre les doigts, puisqu'elle est belle, même sans marcher sur son haleine.

Si tu la caressais, elle s'écoulerait entre tes doigts comme le sable.

Sais-tu maintenant pourquoi j'aime tant le sable ?

Elle n'a même pas besoin de se taire pour tout dire.

Elle ne sait pas ce qu'elle désire lorsqu'elle regarde à travers les longs rameaux des cerfs.

Si tu savais… (…)

Narcisse

la feuille
de l'eau
sur le rêve de l'herbe

enfouissant le sable
dans le vent
tranquille
écoutant
la peur
vers les gouffres tremblés
rêvant
sur les mains fragiles
narcisse

de la branche mouillée
à l'oiseau
noir
de la marche
des roseaux
aux ténèbres des récifs
du frémissement
tapi
des jeunes sources
vers les prairies
jaunes
des collines légères

narcisse s'avance
sous les branches
obscures
et comme il marche
sans bruit
par les forêts
l'eau ni l'eau
ne lui prend hésitante
le noir

le vent vert
dans les fougères
rouges
tels les somnolents
galets
sonores
soit que
les pierres des monts
éteints
pour déferler
sur les branches
immobiles

Extraits de presse

Midi Libre – Samedi 18 février 2006

« Une heure et quart de pure poésie et la découverte d'un très grand écrivain croate. »

« Oui à ces poèmes sans fioritures, composés de mots simples choisis pour leur musicalité et leur puissance évocatrice. Tout ici est caresse et bruissement. »

« David Stanley, [...], se fait passeur de mots avec une extrême humilité. Sans effet, avec sa seule voix et le jeu des intonations, il rend palpable l'indicible. Très subtil. »

L'Hérault du jour – 10 février 2006

« Après que Jacques Bioulès a joué les entremetteurs entre le talentueux comédien et metteur en scène, David Stanley et l'oeuvre poétique de Radovan Ivsic, il se passe quelque chose où l'insolite côtoie le rarissime. »

« Il fait peser les mots dont la densité nous arrache de la banalité ambiante pour nous porter vers un réel illimité. Avec une déconcertante simplicité, c'est toute l'effervescence de la création qui s'ouvre sur les couleurs des poèmes de Radovan Ivsic. »

Midi Libre – Samedi 18 février 2006

C'EST LA DER

✦ Au théâtre du Hangar

"Poèmes", découverte de Radovan Ivsic

Une heure et quart de pure poésie et la découverte d'un très grand écrivain croate. Tel est la proposition de David Stanley au théâtre du Hangar. Le comédien prête sa voix au verbe de Radovan Ivsic. L'écrivain, né à Zagreb en 1921, a réussi à être interdit aussi bien pendant l'occupation allemande que par le régime titiste. On assiste ainsi à la réhabilitation de *Narcisse*, un pur chef-d'œuvre, présenté pour la première fois en langue française et qui fut saisi par le régime oustachi comme symbole décadent. Alors, oui à cette décadence-là ! Oui, à ces poèmes sans fioritures, composés de mots simples choisis pour leur musicalité et leur puissance évocatrice. Tout ici est caresse et bruissement. *Le puits dans la tour* baigne dans l'érotisme suggéré, rien n'est dit et cependant *« c'est ton plaisir seul que je cherchais à l'aube, pour la première fois »*. Et encore, dans le poème *Mavena*, *« elle ne sait pas ce qu'elle désire lorsqu'elle regarde à travers les longs rameaux des cerfs »*. David Stanley, qui ressemble de façon troublante à Radovan Ivsic au même âge, se fait passeur de mots avec une extrême humilité. Sans effet, avec sa seule voix et le jeu des intonations, il rend palpable l'indicible. Très subtile.

M.-C. H.

Dernière ce soir, à 20 h 45, au théâtre du Hangar, 3 rue Nozeran. 5 € à 12 €. 04 67 41 32 71.

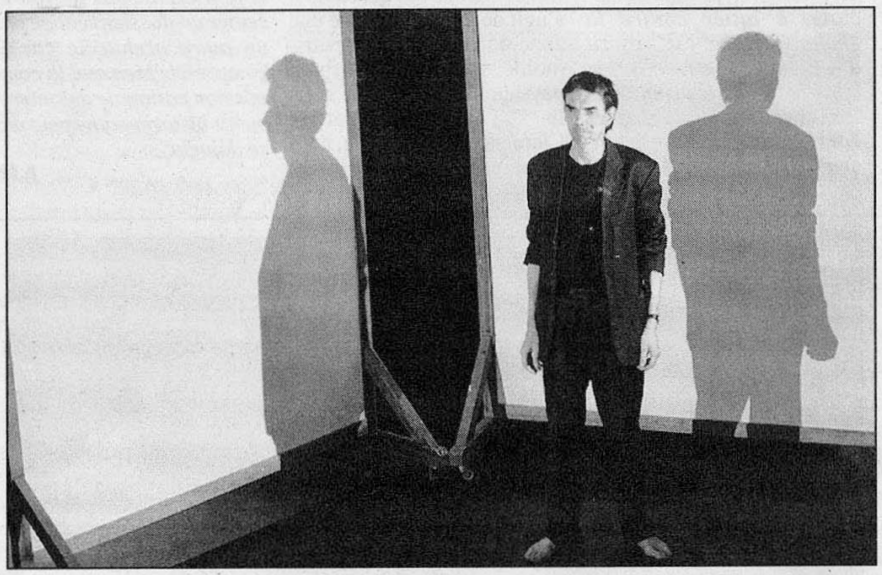
« Poèmes » au Théâtre du Hangar

La force créatrice au pouvoir

Le spectacle *Poèmes*, donné jusqu'au 18 février au théâtre du Hangar à Montpellier, est le fruit d'une rencontre assez périlleuse. Celle du théâtre et de la poésie. A découvrir d'urgence sur les planches

APRES que Jacques Bioulès a joué les entremetteurs entre le talentueux comédien et metteur en scène, David Stanley et l'œuvre poétique de Radovan Ivsic, il se passe quelque chose où l'insolite côtoie le rarissime.

Loin de l'artifice, le couple convoqué tient de l'expérience artistique comme sait les tenter librement Jacques Bioulès, avec l'intime conviction qu'une résonance secrète existait entre les deux hommes, et leur pratique respective de l'art. D'où l'invitation lancée à David Stanley : « *d'inventer un moment de théâtre sur les poèmes de Radovan Ivsic.* » Deux mois de résidence plus tard, à la fin de la première, le résultat se perçoit sur les visages émerveillés du public, *même pas besoin de se taire pour tout dire*, dit le poète croate.



David Standley : « Les textes offrent un espace immense pour le comédien »

De Brecht à Shakespeare en passant par Molière et Hugo, David Stanley habite les rôles en profondeur. Amateur de paris risqués il s'est attaqué à Baudelaire qu'il porte à la scène en 2002 avec *Le miroir*. Avec les écrits poétiques de Radovan Ivsic, l'acteur nous induit par variation des flux sensibles, dans l'immense horizon du poète croate. Il fait peser les mots dont la densité nous arrache de la banalité ambiante pour nous porter vers un réel illimité. Avec une déconcertante simplicité, c'est toute l'effervescence de la création qui s'ouvre sur les couleurs des poèmes de Radovan Ivsic.

Le dernier géant du surréalisme est là

Poème est aussi un espace temps qui traverse l'histoire pour révéler toute la puissance poétique de Radovan Ivsic. Le dernier géant du surréalisme assistait mardi à la représentation. L'homme né à Zagreb en 1921, a toujours les yeux pétillants. Il semblait se réjouire de voir ses textes s'échapper des pages pour prendre vie juste là, devant lui. C'est encore invisible, mais très perceptible. Au fil des phrases qui s'égrènent, l'action théâtrale puise dans la poésie pour réveiller l'énergie du désir. « *Les textes offrent un espace immense pour le comédien* », confira David Stanley. L'une des grandes réussites de son interprétation est de ne pas camper nuisiblement leurs accès. Sur scène, il se passe quelque chose d'évidemment minoritaire mais de très agissant. La joie de l'auteur était d'autant plus pleine, que son œuvre, qui vient d'être rééditée chez Gallimard, fut interdite aussi bien pendant l'occupation allemande que sous le régime de Tito. En son temps, le poète a su fuir les idées triomphantes de son époque pour rejoindre André Breton et sa bande.

A la fin de la représentation, Radovan Ivsic dira la nécessité de bouleverser le conditionnement des esprits, de mettre à nu l'imaginaire, de décoder les domaines perdus d'aujourd'hui. Et de vivre par l'exploitation de tous les possibles, au premier rang desquels se trouve toujours le rêve qui permet au dormeur d'évoluer selon ses désirs et l'amour qui ouvre les portes du surréel dans le monde…

Jean-Marie DINH

« Poème » au Théâtre du Hangar, 3 rue Nozeran, jusqu'au 18 février, renseignements réservation : 04 67 41 32 71

Centre d'Art et de Recherche

3 rue Nozeran - 34090 Montpellier (quartier Boutonnet)
http://www.theatreduhangar.com

Contact : Emilie PORCHET
téléphone : 04 67 41 32 71
communication@theatreduhangar.com

Tarifs :

Plein tarif : 13 €

Tarif réduit : 9 € (étudiants, – 26 ans, + 65 ans, demandeurs d'emploi, intermittents)

Pass'culture : 5 € (renseignements et carte disponibles auprès du Crous)

Collégiens et lycéens : 5 €

Dates et Horaires du Puits dans la Tour :

Vendredi 28 novembre : 20 heures 45

dimanche 30 novembre : 17 heures

mercredi 3 décembre : 19 heures

vendredi 5 décembre : 20 heures 45

samedi 6 décembre : 19 heures 15

mardi 9 décembre : 20 heures 45

jeudi 11 décembre : 19 heures

samedi 13 décembre : 19 heures 15

les samedis 6 et 13 décembre, vous pouvez assister aux deux spectacles à la suite